

## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

André Gérard – De Mexico à Londres

### ***Avant-Propos***

Bien que d'origine française, ma famille résidait à Mexico où sont nés mes frères et sœurs aînés. Mon père, Don Hipolito Gérard Payan, marié à Doña Magdalena Cortés Sieyès, était un des Français émigrés au Mexique au siècle dernier. Ces émigrés venaient du département des Basses-Alpes devenu aujourd'hui Alpes de la Haute-Provence. On les a appelés les "Barcelonnettes" parce qu'ils étaient en majorité, originaires de la petite ville de Barcelonnette.

Je suis né à Cannes lors d'un des voyages de mes parents en outremer, mais en fait j'ai grandi et fait mes études au Mexique : au Collège Américain puis au Collège Franco-Espagnol et enfin à l'Ecole « Bancaria y Comercial ».

La colonie française au Mexique participa activement à la 1ère Guerre Mondiale. La longue liste des morts pendant le conflit, gravée sur un monument dressé dans le « Panteon Francés de la Piedad » (le Cimetière de la Pitié) à Mexico en est la preuve. On y trouve aussi les noms de ceux qui ont disparu pendant la Seconde Guerre Mondiale mais ils sont beaucoup moins nombreux. C'est que les Français résidant au Mexique et qui pouvaient être appelés et mobilisés dans l'Armée Française pendant cette Seconde Guerre Mondiale, furent envoyés à la Martinique pour leur entraînement. Là-dessus survint le désastre et la reddition de la France. Or le gouverneur de la Martinique ne reconnut pas De Gaulle et resta attaché au Gouvernement de Vichy ; c'est pourquoi, à la suite de la signature de l'armistice du Maréchal Pétain, le contingent fut démobilisé et renvoyé au Mexique.

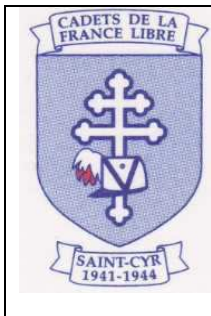
Après le débarquement américain en Afrique du Nord et une fois que De Gaulle fut reconnu par le reste du monde, alors seulement, la Martinique rompit avec le Gouvernement de Vichy. Les Français du Mexique furent de nouveau appelés, envoyés à la Martinique et plus tard en Afrique du Nord mais à ce moment-là la guerre allait prendre fin.

Les Français du Mexique qui ont combattu pendant la Seconde Guerre Mondiale furent uniquement les volontaires qui s'étaient engagés individuellement dans les FFL. Il y eut, évidemment beaucoup moins de volontaires qu'il n'y aurait eu de mobilisés.

### ***I - Le Départ***

C'est le début de l'année 1943. Le Mexique a déclaré la guerre aux puissances de l'Axe, l'Italie et le Japon, le 1<sup>er</sup> Juin 1942. En mai, alors qu'il n'y a eu aucune provocation, des sous-marins allemands ont violé la neutralité et coulé deux pétroliers mexicains le « Potrero del Llano » et le « Faja de Oro ». Le Mexique a participé aux combats dans le Pacifique avec un escadron d'avions de chasse P47 Thunderbolt, l'Escadron 201 et un grand nombre de Mexicains se sont engagés dans les forces armées nord américaines.

Le Mexique a été un des premiers pays qui reconnurent la Général de Gaulle et il y a même eu, une représentation de la France Libre à Mexico.



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

### André Gérard – De Mexico à Londres

Au début de 1943, j'étais mes 18 ans que j'avais fêtés le 29 novembre 1942. Je m'étais aussi présenté pour le service militaire mexicain qui venait d'être instauré pour ceux que étaient nés en 1924. Cette première classe de conscrits s'appela la Classe 24. On me donna mon livret militaire, numéro 508003, mais je ne participai pas au tirage au sort de la boule blanche (service militaire en caserne) ni de la boule noire (service le dimanche seulement), car les autorités médicales me considèrent « apte conditionnel » à cause d'un petit défaut de vue de l'œil droit. Ce fut une grande déception pour moi. Un grand vent patriotique soufflait alors et mon désir de faire quelque chose, de participer à la Croisade contre le mal, ne cessait de me tourmenter. Après une brève réflexion, je décidai de me rendre aux bureaux de la représentation de la France Libre où, devant un officier des Forces Françaises Libres, j'allais signer un contrat par lequel je m'engageais à servir ces Forces pendant la durée des hostilités, plus trois mois. Les événements postérieurs modifièrent, comme nous le verrons, la durée de mon engagement.

Lorsque je fis part de ma décision à mes parents, pour la première fois de ma vie, je vis pleurer mon père, mais ni lui, ni ma mère ne s'opposèrent à ma détermination.

Les adieux eurent lieu à la gare de chemin de fer de « Buenavista ». Je pris le train pour New York, via Laredo et Saint-Louis Missouri où je trouvai la correspondance pour arriver à New York.

Les adieux sont toujours douloureux et bouleversants, mais l'inconnu qui m'attendait apaisa ces sentiments. Pendant que je traversais le territoire mexicain rien de particulier n'arriva. Mais de l'autre côté de la frontière, il monta dans le train un contingent de WAAC femmes auxiliaires de l'armée américaine, et je restai le seul homme dans le wagon au milieu de toutes ces femmes. Le voyage de deux jours et deux nuits fut réellement intéressant et amusant et il me parut de bon augure pour les débuts de ma vie militaire.

A New York, je suis allé me présenter aux bureaux de ce que l'on appelait le Comité National Français, avec l'ordre de mission que l'on m'avait donné en quittant Mexico. Il y avait là un personnage impressionnant, le Colonel Brunswick, invalide de la 1ère Guerre Mondiale, qui était à la tête de la mission militaire de la France Libre, c'est est tout du moins ce que je crois avoir compris.

On me dit que j'embarquerai dès que possible et en attendant on me logea dans un petit hôtel de la 50ème rue. A cette époque-là, New-York était une ville extraordinaire : l'effervescence de la guerre, une foule d'uniformes partout comme les bonnets blancs au pompon rouge des marins français, ceux de l'équipage du cuirassé Richelieu qui était à quai en réparation. Il y avait aussi les cocktails et les thés dansant que la société new-yorkaise offrait aux militaires et auxquels assistaient de très belles femmes et de très beaux mannequins. Naturellement je tombais amoureux d'un des mannequins de l'agence Powers que j'avais rencontré pendant ces mondantés, idylle fugace et presque platonique qui ne dura que le temps de mon bref séjour à New York.

Il y avait aussi à New York une mission française en parallèle qui représentait le Général Giraud reconnu par Roosevelt qui éprouvait une profonde antipathie à l'égard du Général de Gaulle. Cette mission disparut peu après lorsque le Général de Gaulle devint l'unique chef des Français. Pendant un de ces cocktails, je connus un jeune français, plus ou moins de mon âge, qui portait l'uniforme américain mais avec un galon de sous-lieutenant français et en haut de la manche un insigne qui disait : France. Il m'expliqua qu'il s'était enrôlé dans cette mission et qu'après un entraînement éclair à Fort Benning, on l'avait promu sous-lieutenant et que



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

### André Gérard – De Mexico à Londres

sa mission consisterait à accompagner les forces américaines comme officier de liaison pendant la prochaine campagne en France.

Je ne cédaï pas au chant de la sirène, c'est-à-dire à la possibilité d'obtenir assez facilement le grade d'officier de liaison des forces de Giraud. Je conservai ma première idée de servir les Forces Françaises Libres en tant que combattant.

Tout finit par arriver et un jour on m'informa que mes brèves vacances new-yorkaises étaient terminées et que je devais embarquer l'après-midi dans tel navire, dont je ne me souviens plus du nom, dans le port de New York pour commencer, cette fois-ci oui, ma grande aventure commençait.

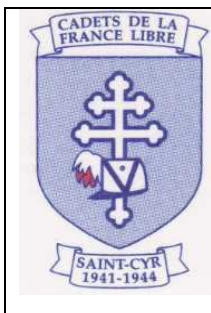
Je me présentai à bord. C'était un cargo au pavillon hollandais dont le port d'attache était Curaçao. Le navire appareilla à la fin de l'après-midi. Il était chargé de matériel de guerre et même le pont où il y avait plusieurs avions démontés et enveloppés comme des cadeaux, en était plein. Nous étions une vingtaine de passagers dont un petit groupe de soldats américains qui partaient rejoindre leurs unités respectives en Angleterre. La nuit, dans un black-out total qui interdisait même d'aller fumer une cigarette sur le pont, le bâtiment mit le cap sur Halifax où il allait rejoindre un énorme convoi.

Le lendemain matin, du pont, je pouvais voir trois ou quatre files de bateaux qui couvraient l'horizon de proue à poupe et des deux bords. Comme des chiens de bergers, plusieurs corvettes allaient et venaient, traversaient les files, s'approchaient puis s'éloignaient tout en faisant résonner leur klaxon bien reconnaissable. La traversée dura trois semaines environ, le convoi avançait lentement, il allait à la vitesse du navire le plus lent et de plus, pour éviter les sous-marins, nous sommes montés très près du cercle polaire pour redescendre ensuite droit vers le sud, vers la mer d'Irlande et arriver au port de Cardiff.

La traversée fut loin d'être monotone. Invariablement, toutes les nuits, les sous-marins allemands attaquaient le convoi. Des années plus tard, j'ai appris que notre traversée avait coïncidé avec une intensification de l'offensive des *Wolfpack* allemands. La noirceur du ciel et de la mer confondus, était tout à coup illuminée par les incendies des malheureux bateaux qui venaient d'être torpillés. On entendait l'explosion des mines anti-sous-marines lancées par les corvettes et l'éclatement des torpilles qui faisaient mouche, on sentait comme d'énormes coups de marteau dans la coque du bateau et nous nous mettions à prier. Tout en bavardant avec un membre de l'équipage, j'ai su que ma cabine qui se trouvait au milieu du bâtiment face à la salle des machines était l'endroit préféré des torpilles allemandes. Et ça ne valait pas la peine de déménager avec ma couverture dans un couloir supérieur car de toutes façons, si je survivais à l'impact de la torpille, l'eau était si froide que je mourrai d'hypothermie avant 15 minutes.

A l'arrivée à Cardiff, j'ai dû passer par le Service d'Intelligence Britannique qui contrôlait tous ceux qui débarquaient pour s'assurer qu'ils n'appartenaient pas à la 5ème colonne et n'étaient pas non plus des espions nazis.

Tous ceux qui arrivaient, sauf ceux qui portaient l'uniforme d'une armée alliée, devaient passer par un service appelé Patriotic School. Personnellement, j'étais en civil, mais les « contrôleurs » se rendirent vite compte que j'étais un volontaire inoffensif qui venait s'enrôler dans les Forces Françaises Libres et je n'ai pas



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

André Gérard – De Mexico à Londres

eu à passer par cette institution. Nous en étions là, lorsque les sirènes se mirent à hurler pour prévenir d'une attaque aérienne allemande, C'était ma première alerte et il y en eut d'autres, entre la fin de mon interrogatoire et mon départ vers la gare. Je pensai que les Allemands voulaient vraiment m'empêcher de m'incorporer dans les troupes du Général de Gaulle ; d'abord ils m'attaquent avec leurs sous-marins et ensuite avec leurs bombardiers. Mais ils n'y sont pas arrivés. Je pris le train pour Londres et là me logeai dans le centre d'accueil de la FL, une grande maison dans le quartier de Kensington. Ma première nuit émaillée d'alertes aériennes et de bombardements, je m'en souviens tout particulièrement parce qu'en arrivant et à peine dans le dortoir, j'eus l'idée de prendre un bain. Dans les baignoires il y avait une ligne rouge horizontale à trois pouces du fond pour économiser l'eau. En regagnant mon lit de camp, oh! déception, je découvris que pendant mon absence des pensionnaires du centre avaient vidé mes poches et les avaient allégées des deux ou trois cents dollars qui me restaient après New York, de l'argent que m'avait donné mon père. Le lendemain, dans les bureaux des FFL de Londres, au Carlton Garden, commencèrent les démarches d'immatriculation, examen médical, uniformes, vêtements, remise du livret *Soldier Pay Book*, etc. 55933 fut mon matricule FFL. Les médecins militaires français furent moins exigeants que les médecins mexicains car ils m'acceptèrent sans aucune restriction.

Après les démarches, entrevues et autres tracasseries bureaucratiques dans le centre de recrutement, ils décidèrent que j'entrerai à l'École Militaire des Cadets de la France Combattante à Ribbesford Hall, dans les Midlands et sur la rivière Severn. C'était une curieuse coïncidence car la rivière se jette dans la mer au niveau du port de Cardiff où j'avais débarqué quelques jours auparavant. Je rassemblai mes affaires, pris le train et descendis à la gare (je ne me souviens plus s'il s'agissait de celle de Kidderminster ou celle de Bewdley) pour commencer le processus qui allait faire du jeune civil que j'étais un officier.